

Sans doute, la période de la littérature algérienne de langue française, qui commence en 1950 et s'achève avec l'indépendance, reste la plus visible et la plus lisible, mais elle ne doit pas justifier d'écarter celle d'avant. Les caractéristiques de toute littérature sont d'être topique, appelant ses interprétations à partir de ses contextes d'énonciation. On ne peut comprendre une littérature qu'avec les règles – sociales, économiques, juridiques et littéraires - qui l'ont produite. Reçue en fonction des attentes des années 1950, et de l'après-indépendance, la littérature d'avant 1950, charriait des tares irrémissibles, incriminées par des lecteurs et des critiques qui ne l'ont jamais lue.

Pour une histoire unifiée

La littérature algérienne de langue française de la période coloniale, comme les littératures de langue berbère et arabe, est le produit d'élites, confrontées aux dynamiques du changement sociopolitique, économique et culturel de la sphère indigène. Son évolution, dès 1833, a pu correspondre à celle du marché linguistique et de ses cibles potentielles dans la société dominée, de ses avancées comme de ses reculs, dans la colonie.

Au XIX^e siècle, beaucoup d'Algériens ont pu écrire en langue française, essentiellement des essais, des ouvrages didactiques et des traductions littéraires. Mais, bien avant le centenaire de l'Algérie coloniale, quelques événements littéraires désignent déjà les promesses d'une littérature algérienne de fiction.

Le premier texte littéraire de cette catégorie est une nouvelle La Vengeance du cheikh, publiée en 1891, par M'hamed Ben Rahal. Il est suivi par les romans de Omar Samar (Zeid Ben Dieb), *Ali, ô mon frère !* et *Divagations d'âmes*, roman de moeurs mondaines et exotiques, en 1893 et 1895, et par le récit de Mustapha Allaoua *Le Faux talisman*, en 1893. Mohamed Abdoun (*L'Aurore et la médaille d'argent*, 1902), pour le conte, Didi Kassem (*Les Chants du nadir*, 1910) et S. Oudiane (*Caravane*, 1925), pour la poésie, complètent le tableau générique.

Signant plusieurs contes en 1928 et 1929, Yasmina Larab est la première femme dans les lettres algériennes de langue française. Il serait exagéré de dire que les textes de ces auteurs, comme ceux de cette période d'avant 1950, ne s'offrent qu'à une lecture univoque et positivement post-coloniale. Du point de vue institutionnel, cette littérature indigène algérienne émergente cultivera tous les refoulements : elle ne fera pas partie de la littérature européenne d'Algérie, ni de celle de l'âge d'or des «vrais colons» (Musette, Chaseray, Bertrand), ni de celle des Algérianistes (Randau, Lecoq, Courtin, Fabri, Hagel) et, encore moins, de l'École d'Alger (Camus, Fréminville, Roblès, Roy, Moussy). Loin des cénacles littéraires coloniaux, elle ne pouvait que forger son propre parcours, erratique, solitaire et minoritaire. L'adoubement d'Abdelkader Hadj Hamou dans les instances organiques de l'Association des Écrivains algériens, dont il devient en 1933 le vice-président, aux côtés

de Jean Pomier, revendiqué comme indiscutable preuve de compromission, reste assez exceptionnel pour marquer une jonction des auteurs indigènes avec la littérature du peuplement européen d'Algérie. Soigneusement occultée par l'histoire littéraire coloniale, par sa critique et par son lectorat, la littérature indigène de langue française d'avant 1950 ne sera recensée que bien tardivement, dans d'audacieuses mais incomplètes synthèses académiques de Gabriel Audisio et d'Eugène Simon, vers la fin des années 1940, au moment précisément de la liquidation du mouvement littéraire algérianiste et du repli parisien des principaux animateurs de l'École d'Alger.

Cette littérature, éditée le plus souvent dans des circuits parallèles, parcimonieusement diffusée, orpheline de lecteurs et de critique, ne pouvait se garantir de l'oubli. Cet oubli n'en deviendra que plus évocateur au début des années 1950 : une nouvelle génération d'écrivains indigènes, tirant les dividendes de l'aggiornamento politique de la colonie, notamment les ouvertures politiques de l'intégration, trouvera - vaille que vaille après le 1^{er} novembre 1954 - l'hospitalité de l'édition parisienne, réagissant à une pressante actualité insurrectionnelle.

Ni colonialiste, ni nationaliste, cette littérature de «l'entre-deux» ne pouvait qu'être, dans chacun des camps, vouée aux enfers des bibliothèques. Pourtant, elle nous interpelle, aujourd'hui, comme une incontournable archive du fait littéraire et du fait culturel, tous deux déterminants dans l'histoire d'une

période coloniale qui reste encore à étudier. L'historien de la littérature ne peut avoir la vocation du censeur, ni de l'officier à charge, pour épouser la cause de quelque camp que ce soit de la période coloniale. Il a le devoir de comprendre et d'expliquer les idées et les démarches des acteurs, d'en problématiser les logiques dans l'espace et dans le temps, mais pas d'en évaluer la pertinence. La littérature algérienne de langue française d'avant 1950 ne peut être lue qu'à travers ce qui constitue son essence, toujours volatile et changeante. Comme toutes les littératures dans le monde, cette littérature a connu des mutations dans ses représentations formelles comme dans ses thèmes. Elle a distingué de remarquables novateurs, comme Omar Samar, qui expérimente dans Ali, ô mon frère !, bien avant Les Faux monnayeurs (1925) de Gide, la structure en abyme du récit, d'inégalables rhéteurs comme le Ferhat Abbas du *Jeune Algérien* (1931), la poésie exigeante de Jean Amrouche et, surtout, un romancier polyphonique, Ali El Hammami, l'auteur d'*Idris*, roman nord-africain (1948), dont l'architecture du récit hybride – à la manière de Dos Passos qu'il n'a jamais lu - histoire et fiction.

Peut-on continuer à ostraciser longtemps encore, notamment dans les universités, cette période d'avant 1950 et proclamer faussement une première émergence de la littérature algérienne de langue française autour des années 1950 ? La littérature d'avant 1950 – qui met en évidence les noms et les travaux d'Ahmed Bouri, Mohamed Ben

Cherif, Choukri Khodja, Saïd Guennoun, Mohamed Ould Cheikh, Aïssa Zehar, Malek Bennabi, Roland Rhais, Rabah et Akli Zenati, Djamila Debèche, Marie-Louise Amrouche et enregistre les expériences poétiques inaugurales de Noureddine Aba, Kateb Yacine et Jean Sénac - aura assurément ses lecteurs et ses chercheurs qui s'attacheront à la réinsérer dans une histoire unifiée de la littérature algérienne de langue française, une histoire qui refusera les excommunications décrétées et les zones d'ombre. Cette littérature, qui ne peut être tenue pour une littérature de traîtres ou de collaborateurs, dont les représentations de la société indigène n'ont jamais été différenciées par ses contempteurs depuis l'indépendance, porte l'histoire foisonnante de l'Algérie et des Algériens. Elle a été, surtout, en son temps, à la mesure de leurs échecs et de leurs espérances dans un règne colonial qui n'a été ni civilisateur ni apaisé.

A. M.

* Docteur en linguistique. Professeur habilité de littératures francophones et comparées, Université Mentouri Constantine. Auteur de nombreux ouvrages et études sur la littérature algérienne de langue française et sur l'histoire des idées de la période coloniale. Dernières publications : *Algérie, une suite allemande, Médersa*, 2008 ; *Louis-Ferdinand Céline, d'une folie l'autre. Littérature et prescription de l'écart social et politique, Champs, psychopathologies et clinique sociale*, vol. 4, n° 8, automne-hiver 2008.